

24 images

24 iMAGES

Lettre d'Istanbul Retour des jeunes Turcs

Robert Daudelin

Number 123, September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5155ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daudelin, R. (2005). Lettre d'Istanbul : retour des jeunes Turcs. *24 images*, (123), 59–59.

Lettre d'Istanbul

par Robert Daudelin

Retour des jeunes Turcs

Comptant 65 millions d'habitants, dont 13 millions dans la seule Istanbul, la Turquie est un immense pays, d'une richesse historique et culturelle en tout point extraordinaire. Or ce grand pays n'a produit que 17 longs métrages en 2004, alors que, si on en croit Georges Sadoul, la production annuelle durant les années 1960 dépassait 100 titres...

Et pourtant le pays compte plusieurs écoles de cinéma; les livres traitant de cinéma en langue turque (et pas seulement des traductions: des essais, des dictionnaires, et même une monographie sur Edward Dmytryk) sont nombreux, les revues aussi; et l'Istanbul Film Festival draine chaque printemps des milliers de spectateurs. Échelonné sur seize jours et mobilisant quatre salles de la ville européenne et une salle de la ville orientale (plus certains autres lieux pour des manifestations spéciales) qui carburent à raison de cinq séances quotidiennes, cette énorme machine fait bonne place au cinéma national qui est présent dans les deux compétitions, nationale et internationale, présidées par un jury.

L'héritage de Yılmaz Güney

Sans doute faut-il chercher du côté des années de la dictature militaire les raisons de cet appauvrissement de la production nationale. C'est pourtant durant ces années noires que le cinéma turc connut sa notoriété, notoriété qui tenait à un nom: Yılmaz Güney. D'abord comédien d'une immense popularité, Güney était une figure charismatique dont la biographie autorise toutes les dérives mythiques: plusieurs fois emprisonné, c'est de sa cellule qu'il coréalise (avec Serif Gören, son coéquipier, dans les mêmes circonstances que *Le troupeau*, en 1978) *Yol*, palme d'or à Cannes en 1982. Exilé en France, il

y réalise son dernier film *Le mur*, en 1983, et y meurt en 1987, à 47 ans, déchu de sa nationalité turque.

Figure immense qui a influencé directement une génération de cinéastes turcs, notamment par son film de 1970, *L'espoir*, Güney est toujours une référence dans la vie culturelle actuelle de la Turquie. À preuve la rétrospective de l'ensemble de ses films qui se tenait à Ankara en avril dernier et *Yolda*, le récent film (malheureusement académique à souhait...) de Erden Kiral qui met en scène un épisode de la vie de Güney; à preuve surtout, l'esprit qui préside aux deux récents longs métrages¹ de Yesim Ustaoglu, *Aller vers le soleil* (1999) et *Waiting for the Clouds* (2004). Ces deux œuvres de fiction, exceptionnellement fortes et profondément inscrites dans le tissu socio-historique de la Turquie (la question kurde dans le premier, la déportation des populations grecques orthodoxes de la région de la mer Noire dans le second), imposent la personnalité d'une cinéaste originale, capable d'unir un discours courageux à un projet esthétique totalement maîtrisé – ce que vient confirmer, si nécessaire, *Life on Their Shoulders* (2004), le moyen métrage documentaire tourné par Ustaoglu au moment des repérages de *Waiting for the Clouds*. *Life* décrit le quotidien des femmes d'une région montagneuse du nord de la Turquie, avoisinant la Géorgie, qui, au hasard des saisons, transportent les biens de la famille sur leurs dos vers des sommets redoutables où leurs troupeaux trouveront pâturage. Tourné avec de petites caméras vidéo, dans des conditions impossibles (climat très dur, ascension périlleuse, absence d'électricité), le film, en plus d'être un témoignage bouleversant, est d'une grande beauté, rendant

encore plus fort le message féministe qui se faufile à travers les images.

La critique locale s'accorde par ailleurs à souligner les grandes qualités de *Innocence* (1997) de Zeki Demirkubuz et de *Nuages de mai* (1999) de Nuri Bilge Ceylan.

Cet héritage précieux de Güney ne semble pas avoir rejoint pour autant la nouvelle génération, davantage préoccupée de renouvellement. Formés dans les écoles de cinéma du pays, et animés par une cinéphilie très actuelle, ces jeunes cinéastes rêvent d'un cinéma à la fois profondément turc et d'une modernité très européenne. Au moment où l'aide de l'État à la production cinématographique est en passe d'augmenter, une nouvelle famille de cinéastes est peut-être à la veille de naître en Turquie.

Dans ce pays millénaire où à l'évidence la vie culturelle est très active (la qualité des peintures contemporaines du très beau Istanbul Modern qui vient d'ouvrir ses portes sur les rives du Bosphore en témoigne éloquentement, comme le programme des autres expositions, concerts et festivals à Ankara comme à Istanbul), la question du rattachement à l'Union européenne surdétermine toutes les discussions. Ce grand pays musulman, agressivement européen dans certains de ses aspects (cuisine, vie de cafés), gagnerait-il à un tel mariage? La réponse n'est pas évidente. Au moment où le cinéma, pour nous en tenir à cet aspect de la vie culturelle du pays, émerge d'une léthargie imposée, n'est-on pas en droit de craindre une redoutable phagocytose où les coproductions obligatoires viendraient étouffer dans l'œuf l'émergence d'un nouveau cinéma turc...? 

1. L'un et l'autre ont été projetés au Festival des films du monde.